

Capucine

Je voulais passer l'été seule et concentrée. Concentration complète sur ma dissertation de philosophie ; gagner cette bourse d'études était mon seul but.

Je me fichais de l'endroit où j'allais écrire — et lire, et encore écrire — mais mes parents m'envoyaient en France, dans cette petite ville du Sud-Ouest au bord de la mer, Biarritz. Ils voulaient que je profite ; être assise sur un banc avec vue sur mer ou à une table de jardin où l'on sent l'odeur de la plage, c'est bien mieux qu'à la maison, me disaient-ils.

Mon père connaissait le tien depuis longtemps, ils avaient étudié ensemble en France, à Toulouse, je crois. Il lui a demandé si je pouvais rester chez vous à Biarritz pour ces deux mois, vous y avez un appartement de vacances. Ton père était d'accord, peut-être juste parce qu'il était trop gentil pour dire non. Qui veut avoir une inconnue de 18 ans chez lui tout l'été ?

En dehors du voyage incontournable à Paris — et une fois en Bretagne quand j'avais cinq ans — je n'étais jamais allée en France. Ma mère n'aime pas trop la France, donc on est plutôt allé en Italie ou en Croatie. Je ne parle pourtant pas si mal français, je l'ai appris à l'école et mon père pouvait beaucoup m'aider.

Quand je suis arrivée chez vous, je me sentais très mal à l'aise. J'étais l'étrangère qui ne connaissait personne, et personne ne me connaissait. Je ne parlais pas couramment français et j'en savais encore moins sur votre culture. Dès que je fus sortie du TGV et que je mis les pieds dans les rues de Biarritz, je voulais être agréable pour tous, ne pas être la touriste allemande ennuyeuse.

Tes parents m'ont accueillie à bras ouverts, ce qui m'a aidé à me mettre à l'aise. Les deux ou trois premières heures après mon arrivée, tu n'étais pas là. Tu étais à la plage avec ta petite sœur, chacune avec ses amis, chacune profitait de la vie.

C'est au dîner que je t'ai rencontrée pour la première fois. Tu t'es présentée à moi avec la bouche pleine de pâtes. Tu t'appelles Capucine, ce qui est aussi le nom d'une fleur, ce que j'ai recherché par après, mais tes parents t'appellent toujours « Capu ». Tu as 17 ans, quatre ans de plus que ta sœur, Camille. J'avais l'impression qu'elle était moins à l'aise en ma présence, mais cela ne l'empêchait pas de bavarder. Moi, je parlais très peu. Comme je n'étais pas très confiante en français, je disais seulement « oui » et « non », parfois « merci ». Je le disais de

manière qu'on puisse penser que je pouvais dire plus, mais que je ne le voulais simplement pas. La seule chose que je racontais sur ma dissertation était : « J'écris sur la philosophie existentialiste. Camus, Sartre, de Beauvoir. » Quand ta mère me posait plus de questions, je répondais seulement « C'est compliqué ».

Je pense que j'avais l'air un peu arrogante. Mais il vaut mieux être arrogante que stupide.

Après le dîner, je m'enfuyais à la plage avec mes livres et mon ordinateur portable. Je m'asseyais sur un banc près de la mer, mais loin des touristes. Mon père avait raison : l'odeur et le bruit de la mer m'aidaient à penser. À penser aux grandes questions de la vie.

Chez vous, je parlais toujours peu. Ça ne veut pas dire que je n'étais pas polie. Au contraire, tes parents m'aimaient bien, je les rendais heureux dès que je souriais ou que je disais « s'il vous plaît » et « merci ». C'était toi et ta sœur qui vous méfiaient de moi. Je pense qu'à un certain âge, peut-être à trente ou quarante ans, les attentes sociales des gens diminuent drastiquement. C'est pourquoi les adultes peuvent être amis — ou de bonnes connaissances — avec presque tout le monde, là où les jeunes cherchent plutôt des amis qui ont les mêmes centres d'intérêt ou le même humour.

Pour toi, j'étais trop différente, comme tu l'étais pour moi.

C'est du moins ce que je pensais.

Un jour, ton père, Laurent, t'a demandé si tu voulais me montrer un peu Biarritz. Il voulait que je fasse connaissance avec cette ville et avec la culture française. Après un petit moment d'hésitation, tu étais d'accord. Tu me regardais comme si tu n'étais pas sûre que je veuille faire quelque chose avec toi. Mais je t'ai fait un signe de tête, et j'ai souri un petit peu.

Ta sœur m'a prêté son vélo pour que nous puissions faire un tour au bord de la mer. La selle était trop basse, alors j'ai pédalé sans m'asseoir dessus. C'était fatigant, mais j'aimais rouler dans ces rues mignonnes près de la plage, avec le vent frais sur mon visage. Après tout, la chaleur m'avait beaucoup empêchée de penser clairement, alors cette petite brise m'aidait à me vider la tête. On ne parlait pas en faisant du vélo, on n'aurait pas pu s'entendre de toute façon. Ça aussi, ça me donnait un sentiment de liberté, passer un bon moment, mais ne pas être forcée de te parler des choses banales dans une langue dans laquelle j'étais incapable d'exprimer ce que je pensais vraiment.

Je m'étais toujours dit que mon intelligence était la seule chose qui me définissait. Cela, et mon intérêt pour les questions importantes de la vie : son origine, son sens, le bonheur.

Et si je ne peux rien dire de ce qui a une importance, que reste-t-il de moi ?

On s'est assises sur un rocher. Tu as dit : « J'aime regarder la mer ». « Moi aussi » ai-je répondu. Ensuite, on a parlé de nos vies. Tu aimes la photographie, la musique et voir tes amis à la plage. Tu étais surprise que j'aime la danse. « Danser est comme rêver avec le corps », t'ai-je expliqué.

Je voulais te demander ce qui m'intéressait vraiment. « C'est quoi pour toi, la culture française ? » Tu m'as regardée avec étonnement, « Ben, pas seulement les baguettes et la tour Eiffel, comme beaucoup pensent. » — « Quoi encore ? » — Tu souriais : « Bien sûr, les croissants. Et fumer. » À ces mots, tu as sorti un paquet de cigarettes et tu as commencé à fumer.

On parlait de plus en plus. On découvrait les différences dans les lois sur les drogues entre la France et l'Allemagne et on pesait le pour et le contre de la prohibition. Notre conclusion : toutes les drogues sont mauvaises, mais à la fin tout le monde va mourir. C'était plutôt drôle avec toi, beaucoup plus que je l'avais imaginé.

Je ne parlais pas aussi vite que toi et parfois je ne comprenais pas certains mots que tu disais. Il me fallait plus de temps pour formuler les phrases. À d'autres moments, j'étais silencieuse pendant une minute en cherchant un mot français. Ça me gênait, mais toi, tu me regardais avec des yeux compréhensifs.

Cette nuit-là, je ne pouvais pas dormir. Il y avait trop de pensées qui me tenaient éveillée. Hormis mes pensées habituelles, je me posais la question de ce que je voulais faire dans cet endroit, comment je voulais passer cet été. Je commençais à m'intéresser à la culture de la France, la culture d'ici. Et encore plus, c'était toi qui m'intéressais.

Avant, je m'étais dit que je n'avais pas le temps pour les relations sociales cet été, que je devais me concentrer sur l'écriture. Et cette nuit, j'avais encore deux livres entiers non lus devant moi. En même temps, je savais que je pourrais encore avoir beaucoup de conversations intéressantes avec toi. Bien sûr, tu étais différente de moi et aussi un peu étrange, mais d'une manière qui me rendait curieuse.

Tu ne me laissais pas le choix. D'une certaine manière, tu m'obligeais à passer du temps avec toi. Ce jour-là, le jour le plus chaud, tu m'as dérangée pendant ma lecture. J'étais assise sur mon banc préféré, d'où on pouvait voir les vagues frapper sur les rochers.

« Tu veux voir quelque chose de cool ? ».

Ce n'était pas une question, c'était plutôt un ordre. Mais je voulais vraiment la voir, cette chose. « C'est quoi ? », t'ai-je demandé. — « Tu verras. »

Tu m'as guidé vers le centre-ville, on a attaché nos vélos et on a marché un peu. Beaucoup de monde se baladait dans les rues. Et là, j'ai vu ce qu'ils étaient tous en train de regarder. Une parade de gens qui portaient de drôles d'habits. J'ai lu une affiche : festival des arts de la rue.

Il y avait des hommes maquillés tout en blanc, en costumes rouges, qui faisaient des chorégraphies, un clown avec un chapeau géant, des personnes habillées en extraterrestres. Tout le monde dansait et chantait avec la musique qui venait d'un grand haut-parleur. Tout le monde avait l'air heureux et libre. Chacun pouvait être lui-même.

« Je n'ai jamais été à une fête comme ça », t'ai-je dit. Tu regardais les gens, d'un regard admiratif. « Moi non plus, je ne suis pas souvent ici, mes amis trouvent ça ridicule. »

Un homme sur un monocycle de deux mètres est apparu et nous a saluées de la main. Tu as sorti ton appareil pour prendre des photos de lui. Il sifflait joyeusement avec la musique.

Mais soudain, la musique s'est arrêtée et quelqu'un a annoncé que le haut-parleur était cassé. Cela ne dérangeait pas trop les gens, ils continuaient à danser sans musique. Toi aussi, tu continuais à prendre des photos de tout ce que tu voyais parce que, comme chacun sait, sur les photos la musique ne joue pas un grand rôle. Pendant ce temps, je regardais autour de moi, ce que les gens faisaient. La plupart étaient en train de fêter, de danser, de rigoler. Mais sur le côté, il y avait aussi des hommes qui ne faisaient pas partie du festival. L'un portait un grand sac, l'autre une guitare.

La présence de cette guitare m'a semblé être un miracle. Je ne crois pas au destin, mais à ce moment-là, j'étais un peu incertaine. Je lui ai demandé si je pouvais la lui emprunter, il a dit oui. Je t'ai demandé : « Tu sais chanter ? »

Et là, je me suis mise à jouer — sur la guitare d'un inconnu — des accords d'une chanson que je ne connaissais pas. Tu me les as montrés sur ton téléphone pour que je puisse les lire. Tu chantais une de tes chansons préférées : « Le long de la route », Zaz. Tu avais une voix

magnifique. Toute la foule chantait avec toi. Apparemment, j'étais la seule à ne pas connaître la chanson, je me sentais de nouveau étrangère. Mais j'étais heureuse, et j'étais fière d'avoir eu cette idée.

Les jours et les semaines passaient, et nous passions beaucoup de temps ensemble. Nager dans la mer, faire des tours à vélo, pique-niquer dans le parc. Parfois, quand j'étais en train de lire un livre, tu te mettais à côté de moi, tu fumais une cigarette ou tu écoutais de la musique. J'appréciais les moments de silence entre nous, mais de plus en plus, j'aimais aussi parler avec toi. Tu avais un point de vue naturel et un peu naïf sur les sujets philosophiques ce qui était souvent très inspirant.

Un après-midi en particulier, assises dans le sable à la plage où les rayons du soleil éblouissaient nos yeux, je te parlais d'un sujet qui me causait du trac ces derniers jours. C'était l'absurdité de la vie, décrite dans plusieurs des livres que j'avais lus ; ça parlait de notre vie si courte, de notre quotidien si bizarre, de l'absence d'un consensus sur le sens de la vie. « Capu, qu'est-ce qu'on fait alors avec cette vie absurde ? Pourquoi vivre s'il n'y a aucun sens ? »

Tu as sorti un morceau de baguette de notre petit sac de pique-nique. Un moment de silence, de réflexion. Puis, tu as dit : « Et si vivre sans but n'était pas une mauvaise chose, mais une opportunité ? Si le sens de ta vie avait déjà été donné, tu ne serais pas du tout libre. Mais si on accepte qu'il n'y ait pas de règles toutes faites, on peut choisir sa propre route et donner un sens à tout ça. »

Ça m'a fait réfléchir. Ensuite, on n'a plus reparlé de ce sujet. On parlait de tout et de rien. Je te regardais. « J'aime la façon dont tu dis les choses. »

Plus tard ce jour, tu m'as dit : « J'aime tes yeux. Ils ressemblent à la mer. »

Le soir, j'ai commencé à pleurer. Je ne savais même pas pourquoi. Il y avait juste trop d'émotions, trop de choses qui m'occupaient l'esprit.

Je n'étais pas triste, j'étais dépassée. Je pensais à ce que tu m'avais dit sur la vie. Je pensais à tous les moments qu'on avait passés ensemble. Je ne savais pas comment continuer, comment vivre quand je serai de nouveau en Allemagne. Tu m'avais trop changée. Je ne savais pas comment te dire au revoir quand le temps serait venu, ou peut-être adieu.

Mais là, je n'en pouvais plus et j'ai frappé à la porte de ta chambre. Déjà en pyjama, tu l'as ouverte. Moi, avec des larmes sur mes joues, je t'ai demandé si on pouvait sortir. Toi, sans hésitation, tu as pris ma main. Et ensemble, on a couru à travers l'obscurité, en descendant vers la plage qui était maintenant presque vide.

Comme les vagues qui dansaient légèrement avec le vent, tu as commencé à danser avec moi. Des mouvements délicats, mais de plus en plus rapides et intenses. Danser avec toi, sans règles, sans musique, me faisait oublier toutes mes pensées. C'était un sentiment que je n'avais jamais éprouvé auparavant.

« Je l'ai trouvé », ai-je dit à bout de souffle, « le sens de ma vie, c'est danser. Juste danser. »

Tu rigolais, on rigolait, ensemble. Et on continuait à danser, sans se soucier de notre apparence, seulement de ce qu'on ressentait.

Et ça, c'est le moment où je suis tombée amoureuse. Le moment où je l'ai réalisé. Avant, avec les garçons, je savais toujours quand et pourquoi je commençais à aimer quelqu'un. Mais avec toi, j'ai réalisé beaucoup plus tard que j'étais, en fait, déjà amoureuse alors que je ne le savais pas encore.

Je savais que tu ressentais la même chose parce que tu m'as embrassée cette nuit. On ne s'est pas dit qu'on s'aimait. On le savait sans le dire.

Les semaines suivantes ont passé plus vite. Vue de l'extérieur, rien n'avait changé. Les mêmes tours à vélo, les mêmes endroits pour pique-niquer et discuter. Oui, on s'est rapprochées physiquement, on a fait connaissance avec nos corps comme on l'avait déjà fait avec les autres parties de nous. Mais ce qui avait le plus changé était la manière dont on se rencontrait tous les jours. La sécurité de savoir que l'autre t'aime comme tu l'aimes. Je me sentais à la bonne place quand j'étais avec toi et je commençais à mieux comprendre ces sentiments en moi.

Enfin, trois jours avant ma date de départ, j'avais fini ma dissertation. Elle était loin de répondre à toutes mes attentes, mais j'étais satisfaite, sachant que j'avais donné le meilleur ; c'est impossible de l'écrire parfaitement. Tes mots m'avaient beaucoup aidée.

On était déjà en septembre et les jours raccourcissaient lentement. Les soirs, on remarquait qu'il faisait plus froid dehors, plus froid qu'il avait fait en juillet. Même la météo semblait me dire qu'il était bientôt temps de rentrer à la maison. Le sentiment de savoir qu'il fallait laisser cet endroit

avec tous ces souvenirs derrière moi me détruisait. La peur de l'éphémère rend les bons moments encore plus courts.

Le dernier jour, on était allongées ensemble sur le sable à la plage. « Il faut profiter des derniers rayons de soleil pour bronzer », as-tu dit, comme si c'était la seule chose qui allait partir. Tu le disais comme ça pour lutter contre ta propre peur. Tu avais autant de chagrin que moi, je le savais de la manière dont tu m'avais suppliée de ne pas partir. Mais je le sentais aussi à tes mains qui tremblaient quand je les tenais.

Nous sommes restées à la plage toute la journée.

Avant, c'était toi qui m'avais appris à profiter de chaque instant, mais à ce moment, j'ai pris ton rôle en disant : « Ne t'inquiète pas. Respire seulement et profite de ce moment. » Un vent faible soufflait sur nos visages. Ton bras a touché le mien.

Quand l'air était calme à nouveau, tu m'as dit : « Tu te souviens de m'avoir demandé ce que la culture française signifie pour moi ? Ben, j'ai réfléchi et je crois que j'ai trouvé une réponse. Ce que moi je pense, ça ne va pas pour tout le monde dans ce pays et, en fait, je ne comprends pas grand-chose aux cultures, mais je sais maintenant ce que je ressens personnellement. La culture française pour moi, ce sont les promenades avec mes amis au bord de la mer, fumer les cigarettes que je cache sous mon lit, chanter de corps et d'âme les chansons de Zaz, regarder le monde avec des yeux qui veulent écrire des poèmes sur tout qu'ils voient, porter une mini-jupe et un chapeau, manger des petits gâteaux tous les dimanches matin, vivre ma vie avec un sentiment de liberté. »

Tu m'avais changée et je t'ai changée à mon tour. En toi, j'ai retrouvé une partie de moi-même.

Même si je n'allais jamais te revoir, je garderai en moi quelque chose de toi et du temps passé ensemble. Peut-être qu'au fil du temps, je deviendrai un peu comme toi.

Avec toi, j'ai commencé à vivre le bonheur que j'ai cherché si longtemps dans les livres et dans la philosophie.

Le soleil s'est couché et nous avons marché main dans la main tout le long de la route jusqu'à chez toi. Le lendemain, mon train allait partir à l'aurore.